

RENCONTRE AVEC MORTAZA BEHBOUDI

MICHÈLE, STÉPHANE, PIERRE-YVES, HENRI, CORENTIN, JEAN-PAUL, RÉSIDENTS AUX SAVS « HABITAT GROUPÉ » ET AUX UPHV DE PONT-CROIX (KERGADEL) ET DE DOUARNENEZ (KERIGUY). CHARLOTTE, ÉDUCATRICE À KERIGUY ET ORLANE, ANIMATRICE À L'ASSOCIATION SPORTIVE ET CULTURELLE KAN AR MOR (ASCKAM)

Douarnenez, le mercredi 20 août 2025

Cette interview a été réalisée lors du Festival de Cinéma de Douarnenez et dans le cadre de l'atelier journalisme avec l'ASCKAM. Nous avons rencontré Monsieur Mortaza BEHBOUDI, journaliste indépendant de nationalité Afghane au parcours de vie hors du commun. Voici son interview :

Michèle : Je vais être bénévole à la librairie cet après-midi.

Mortaza : Peut-être que tu vas voir mon bouquin. J'ai publié cette année un bouquin qui s'appelle *Femmes, vie, liberté*, c'est sur le mouvement iranien en Iran. En 2022, il y avait une grosse manifestation en Iran, parce qu'une fille ne portait pas son foulard, il était mal ajusté, elle a été tuée par la police des mœurs. Suite à ça, il y a eu de gros mouvements de protestations à Téhéran en Iran. J'étais le seul journaliste là-bas parce qu'aucun journaliste n'était autorisé d'être en Iran. Je me suis infiltré et j'ai fait un documentaire sur *France 5*, pour *Envoyé spécial* sur *France 2* et j'ai fait des articles pour le journal *Libération*.

Stéphane : Et on ne vous voit pas à la télé ?

Mortaza : Si à la télé aussi, *Envoyé spécial*, c'est le journal télévisé de 20h de *France 2*. Après j'ai fait un bouquin aussi, un livre d'enquête, où j'ai enquêté comment le mouvement est né, comment les gens se sont mobilisés, manifestés dans les cafés clandestins, à la fac et ailleurs. J'étais dans deux villes à Ispahan et à Téhéran la capitale Iranienne. Là, l'enquête est toujours en cours, la CPI (Cours Pénale Internationale) est en train d'enquêter et elle utilise nos enquêtes, les outils, les vidéos, les bouquins, les textes, et les articles pour condamner le régime Iranien.

Henri : Comment êtes-vous devenu journaliste et qu'est-ce qui vous a donné envie de faire ce métier ?

Mortaza : J'avais un petit appareil photo à l'époque en 2009, c'était un petit cadeau de ma cousine. Je prenais des photos avec dans les rues. Moi j'étais un gamin, j'avais 15 ans. Il y avait une manifestation à Ispahan suite à une élection présidentielle d'Ahmadinejad en Iran, c'était l'époque où le mouvement s'appelait le *Mouvement vert*. Et donc moi je prenais des photos pour moi-même dans les rues, je n'étais pas journaliste à l'époque. J'ai été arrêté par la police, on m'a posé beaucoup de questions : À qui j'envoyais mes photos ? Je n'ai dit à personne, que c'était pour moi-même. On m'a mis en garde à vue pendant 48h et on m'a libéré. On m'a confisqué mon appareil photo, je me demandais pourquoi alors que c'était un cadeau. Et après j'ai décidé de devenir journaliste.

Jean-Paul : Et vous n'avez jamais récupéré votre appareil photo ?

Mortaza : Non jamais, depuis il est toujours chez la police iranienne. Et on m'a fait signé un papier comme quoi je ne devrais plus faire ça. J'ai donc décidé après de rentrer chez moi en Afghanistan où j'ai commencé le métier de journaliste. J'ai commencé avec un stage.

Stéphane : Un stage de combien de temps ?

Mortaza : À l'époque, un stage d'un an dans un petit média local. J'ai fait aussi à côté une licence de sciences politiques à l'université de Kaboul. Je couvrais déjà les attentats en Afghanistan. En Afghanistan il y en avait toujours dans notre quartier à Zara, c'est un quartier asiatique, c'est une minorité persécutée : elle s'appelle les Hazara. Les Hazara sont persécutés en Afghanistan depuis le 19^e siècle, depuis l'Emir de l'époque qui avait massacré plus de 60% de la population des Hazara. Et puis après, il y a eu le mouvement Daesh, et les Talibans. Aujourd'hui les Talibans sont au pouvoir depuis 4 ans. Les Hazara sont toujours persécutés, arrêtés, torturés, en Afghanistan. Dans notre quartier à l'époque il y avait beaucoup d'attentats par les Talibans et Daesh et je couvrais les attentats contre les écoles, contre les mosquées notamment. C'est comme ça que j'ai commencé dans le journalisme de guerre : être reporter de guerre c'est quelqu'un qui couvre ce genre d'événements (attentat suicidaire, des bombes, des explosions).

Jean-Paul : Ce n'est quand même pas facile de faire ça.

Mortaza : Non, pas facile, c'est risqué. On n'avait pas de gilets pare-balles en Afghanistan parce qu'on n'avait pas assez d'équipements et pas beaucoup d'argent. Un gilet pare-balles ça coûte tellement cher, entre 500 et 1000 euros. On a besoin aussi des casques. J'ai été aussi formé en Inde à une formation pour apprendre à prendre des photos.

Heureusement en Afghanistan il n'y a pas beaucoup de sniper. Les Talibans font toujours des attentats à la bombe, à côté d'un mini bus, dans un marché, dans une école, ou dans un véhicule, mais il n'y a pas de sniper comme en Irak ou en Syrie, qui tirent vers les journalistes. Beaucoup de journalistes ont été tués dans les attentats. On ne savait pas où il y aurait un attentat, donc à tout moment il pouvait nous arriver quelque chose.

Jean-Paul : Vous ce n'est pas très sécurisant, vous êtes les premiers sous le feu.

Mortaza : C'est ça, même avoir un gilet pare-balles ne sauve pas notre vie car on ne sait pas quand il y aura un attentat. On ne peut pas porter le gilet pare-balles tout le temps, donc c'était difficile. Moi j'étais un gamin, j'ai commencé à 17 ans le journalisme et quand j'ai fini ma licence j'ai fait beaucoup d'enquête sur le marché de l'opium. L'opium c'est la drogue en Afghanistan. Quand j'ai enquêté l'opium, j'ai reçu des menaces. L'Afghanistan reste le premier producteur de l'opium dans le monde : c'est un sujet intouchable en Afghanistan, on ne peut pas en parler car c'est la source des Talibans : comment les Talibans se financent, comment ils achètent des armes. 60% part vers l'Iran et 40% vers le Pakistan et l'Arabie Saoudite. Les Talibans touchent un pourcentage donc c'est pour ça qu'ils ne voulaient pas qu'on enquête ça. On a enquêté avec un collègue on a reçu des menaces. Mon collègue a été décapité. Moi j'ai dû quitter l'Afghanistan et je suis arrivé en France le 21 mai 2015, avec un visa humanitaire, parce que j'étais menacé, je ne pouvais pas me cacher en Afghanistan.

Pierre-Yves : Est-ce que du fait de cette expérience votre métier de journaliste a évolué ? Travaillez-vous toujours sur l'Afghanistan ou avez-vous dû arrêter de travailler sur votre pays d'origine ?

Mortaza : Je n'ai pas arrêté, je travaille toujours sur l'Afghanistan notamment je publie un deuxième bouquin en octobre prochain sur l'Afghanistan. Je fais beaucoup de reportages à distance. Je ne peux plus aller en Afghanistan mais mes collègues qui sont en Afghanistan filment pour moi. Ils m'envoient leurs photos, vidéos et je fais le montage depuis Paris. C'est comme ça qu'on arrive à parler d'Afghanistan dans les médias français. Et quand on ne peut pas aller dans un endroit comme Gaza aujourd'hui, avec le conflit en cours, ce sont les journalistes Gazaouites qui nous envoient des images et nous on fait les montages depuis Paris. Aucun journaliste est autorisé à aller à Gaza. Quand je réalise un reportage là on est invité en plateau à la télé où je parle du reportage. J'explique les coulisses, comment on a pu tourner ça, comment on est allé sur le terrain et comment on a recueilli les témoignages. C'est très intéressant pour le public, pour les gens, d'entendre comment on a pu enquêter sur des sujets si difficiles. Par exemple en Grèce, il y a le plus grand camp de réfugiés d'Europe à Lesbos au large de la Turquie, un camp sur un sol militaire où il y a 6000 personnes dedans enfermées et moi je me suis infiltré dedans. J'ai filmé et on m'a demandé comment je me suis infiltré dedans. J'ai raconté ça, c'était intéressant pour les gens, on m'a envoyé des messages et on m'a dit merci pour votre témoignage à la télé. J'ai filmé avec mon portable car on ne peut pas filmer avec notre appareil photo, notre caméra car c'est très gros. Les gens nous voient, la police, l'armée peuvent nous voir donc dans ce cas-là moi je filme avec mon portable c'est plus discret. J'ai fait plusieurs films avec mon portable, j'ai fait un de 70 minutes, un de 52 minutes et un de 26 minutes. Parfois on est obligé de mettre des caméras cachées, c'est les caméras boutons. Ça m'est arrivé en Iran j'ai filmé avec une caméra cachée dans un bouton de chemise.

Orlane : Et comment vous arriviez à avoir ce dispositif ?

Mortaza : Ça coûte très cher. C'est très risqué si on s'arrête avec une caméra cachée, donc direct, on est accusé d'espionnage. Je pouvais être donc un espion, c'est parce que c'est une caméra cachée et c'est sans autorisation de filmer. La boîte de production avec qui je travaille, elle s'appelle *Éléphant*. C'est une grande boîte de production à Paris qui filme et produit notamment des reportages pour *Sept à huit* sur TF1 et pour *France Télévision*. Elle me fournit donc les équipements, notamment les caméras cachées qui coûtent très cher. On m'a prêté ça. Mais j'ai dû le jeter parce que je raconte dans mon bouquin les coulisses, comment ça s'est passé parce qu'on m'a balancé au gardien. J'ai pris le dernier vol avant d'être arrêté. C'était à 4h du matin, je suis parti d'Iran. Alors que les gardiens sont passés dans la matinée à l'auberge où je vivais. Et j'étais déjà parti. C'était un coup de chance. Je n'ai même pas dormi. Je me suis caché dans les rues de Téhéran dans le Nord. Et ça m'est arrivé deux fois comme ça, ce n'était pas la première fois. La première fois, c'était l'armée grecque qui voulait m'arrêter parce que je m'étais infiltré dans le camp de réfugiés où il y avait 20 000 personnes pendant le Covid. Et donc l'armée grecque voulait m'arrêter. Moi, j'étais dans le camp et parmi 20 000 personnes, ils pouvaient me trouver. Les réfugiés m'ont protégé parce que je dénonçais leurs conditions de vie dans le camp. Le Ministère de l'étranger ici en France avait aussi dénoncé ça parce qu'ils disaient que les journalistes doivent travailler librement. L'armée ne voulait pas que je diffuse les images et Reporter Sans Frontière c'est une association qui défend la liberté de la presse, m'a défendu. C'est comme ça qu'en fait je me suis échappé de l'armée grecque. J'ai dû marcher quatre heures pour traverser une montagne et puis revenir tout seul. L'armée voulait m'arrêter officiellement mais elle n'a pas le droit d'arrêter les journalistes. Je dérangeais l'armée parce que je dénonçais les conditions de vie dans le camp.

Michèle : Je m'intéresse à la vie des femmes en Afghanistan et quelles sont leurs conditions de vie là-bas ?

Mortaza : Alors là, elles n'ont pas du tout une vie. Elles n'ont aujourd'hui aucun droit. Depuis l'arrivée des Talibans, elles ne peuvent pas aller dans les parcs, ni dans les restaurants, ni voyager, ni parler en public, ni chanter en public. Donc c'est très difficile. Elles ne peuvent ni étudier, ni écouter la musique. Mais c'est aussi valable pour les hommes aujourd'hui. Personne ne peut écouter la musique aujourd'hui en Afghanistan. Les femmes, aujourd'hui ne peuvent même pas sortir de chez elles parce que les Talibans sont en train d'emmurer les fenêtres pour qu'elles ne puissent pas être regardées depuis l'extérieur.

Donc vous voyez, aujourd'hui c'est l'Afghanistan le pire pays pour les femmes et les filles parce que les Talibans sont en train d'effacer les femmes de l'espace public. Elles n'ont pas le droit de regarder, elles n'ont pas le droit d'être regardées aussi. Si moi, par exemple je regarde une femme en Afghanistan, je risque d'être arrêté et torturé, fouetté : 80 coups de fouet à peu près. Si tu tiens la main de quelqu'un qui n'est pas un membre de ta famille, qui n'est pas ta sœur ou ta femme, alors là tu risques d'être arrêté, torturé et emprisonné pendant plusieurs mois. Et des coups de fouet aussi.

Jean-Paul : Est-ce que vous continuez votre métier de journaliste et sous quelle forme ?

Mortaza : Alors aujourd'hui, je voyage ailleurs. Là, comme je ne peux plus aller en Iran, ni en Afghanistan, je pars au Groenland. Vous connaissez le Groenland ? Ça caille ! Ah, il fait froid. Il fait -25 degrés. Je me suis habillé en peau d'ours et de phoque. Et c'était incroyable parce que moi j'y suis allé plusieurs fois. Cette année encore j'y suis allé en avril pendant un mois. J'ai fait des reportages sur les changements climatiques et aussi sur l'indépendance du Groenland. Parce que l'Amérique, un moment donné, Trump, le président américain, voulait acheter le Groenland. Et il avait envoyé son vice-président au Groenland. Et donc là, j'étais sur place, j'étais le seul journaliste. Tous les médias m'ont appelé pour faire un direct plateau. J'ai des images où derrière moi, il y a une image incroyable parce que j'habitais avec une maison vue sur des icebergs, la banquise. Et vous savez comment je me suis habillé sur la banquise ? Parce que sur les banquises, il faut s'habiller différemment sinon, on est congelés. Je me déguise en peau d'ours. J'ai fait aussi du chien de traîneaux. Heureusement que ma caméra résistait parce qu'il faisait très froid. Donc aujourd'hui, je travaille au Groenland, aussi en France où je fais beaucoup de reportages. Je suis aussi parti en Turquie, aux États-Unis, je suis parti pour un reportage ou d'autres, enfin un peu partout. J'ai fait 80 pays, au Niger, au Maroc, en Tunisie.

Orlane : Et les thèmes, parce que par rapport au pays de l'Afghanistan, en Iran, qui relève de la guerre, est-ce que les thèmes ont changé ?

Mortaza : Non, la dernière fois en mai, j'étais à Kiev en Ukraine. Je fais aussi le conflit, mais un peu ailleurs. Et je fais moins qu'avant, bien sûr. Je fais aussi les changements climatiques et aussi la crise sur la société. Je couvre plusieurs sujets aujourd'hui, parce que je suis un journaliste indépendant. Je travaille avec plusieurs médias. Je travaille avec *France Télévision*, je travaille avec *Arte*, je travaille avec *Mediapart* et *Libération*. J'écris à la fois et je filme aussi. Ça me permet de voyager parce que sinon, si on travaille pour un seul média, on est toujours au bureau. On ne voyage pas tellement, on est derrière notre ordinateur, mais alors quand on est indépendant, j'écris mon texte, j'écris ma proposition de reportage et je l'envoie à la télé. Si c'est accepté je pars. Je pars tout seul souvent parce que ça coûte moins cher pour la télé. Je filme sur place, je pose les questions et je fais les directs. Je fais tout. Je fais le montage. Et c'est plus discret aussi. J'ai filmé au Maroc à Agadir, à Essaouira, à Marrakech.

Charlotte : Combien de langues est-ce que tu parles ?

Mortaza : Je parle cinq langues. Je parle l'anglais, le persan, l'afghan, l'arabe et le français. Et là, j'apprends le russe. Et je parle un peu le groenlandais.

Michèle : Quelle langue ils parlent au Groenland ?

Mortaza : Le groenlandais, c'est le *kalaallisut*...

Orlane : Tu rentres en contact avec la population locale du Groenland ?

Mortaza : Oui, parce qu'au Groenland, il n'y a pas d'hôtel, je dors dans un orphelinat. Au Groenland il y a aussi malheureusement le problème de l'alcool. Les parents boivent trop d'alcool et ne peuvent pas protéger leurs enfants. C'est pour ça que les enfants sont envoyés dans les maisons des enfants où ils sont protégés. Il y a des cours gratuits. Ce sont des foyers financés par l'État. Et donc, je dormais là-bas et je faisais des ateliers aussi avec les enfants. Les ateliers de photographie, ateliers de vidéos, images... Et c'est comme ça qu'on m'a hébergé gratuitement. On fait du chien de traîneaux aussi. Et parfois on est coincés, parce qu'il n'y a pas toujours d'hélicoptères, il faut prendre trois avions et un hélicoptère pour arriver là-bas. C'est à 600 kilomètres dans le nord du Groenland. Dans le cercle polaire. C'est vraiment dans le nord. Et s'il y a une tempête, donc là, on est coincés. On reste là-bas. Une semaine, deux semaines.

Henri : Lors de votre détention en Afghanistan, est-ce que vous étiez tout seul ? Aviez-vous de la nourriture ?

Mortaza : Moi, j'étais emprisonné pendant dix mois en Afghanistan car j'étais accusé d'espionnage pour le compte des Français. Parce que je travaille pour les médias français, notamment pour le service public et pour *France Télévision*. Donc, comme je dénonçais les conditions des femmes afghanes. On m'a arrêté, on m'a accusé d'espionnage pour la France, et on m'a gardé 10 mois. Voilà, en prison de renseignement c'est encore pire. J'étais emprisonné avec les membres de Daesh dans les cellules de 2 à 3 mètres carrés on était 12 à 13 personnes et on nous donnait de l'eau non potable. On vomissait tout le temps. Pour manger, il n'y avait que des haricots, c'est tout, voilà, pendant 10 mois.

Corentin : Étiez-vous au courant du soutien ? Et la population locale était-elle au courant ?

Mortaza : Alors au début non, au bout de 4-5 mois oui, parce que le bateau *Telemn Mor* ; c'est le bateau de Douarnenez qui est parti en soutien de ma libération. Symboliquement cette image a été diffusée mondialement par tous les médias du monde entier et notamment dans la *BBC*, un média anglais. Les Talibans ont regardé ces images et ils m'ont demandé : « ah, c'est toi dont on parle à la télé ». Ils m'ont frappé et c'est comme ça que j'ai entendu parler de la mobilisation.

Michèle : Comment s'est passée votre libération ? Comment s'est passée votre réadaptation quand vous êtes revenu en France ?

Mortaza : Alors ce n'était pas facile, au bout de 9 mois j'ai eu accès à un avocat. Cet avocat a négocié ma libération, il y a eu un accord et quand j'ai été libéré au bout de 10 mois, je suis retourné en France. En France, j'ai été hospitalisé, opéré trois fois à l'hôpital *Bégin*, c'est un hôpital de l'armée à Paris et donc hospitalisé pendant plusieurs mois. Là maintenant, je vois une psychiatre et une psychologue là-bas presque toutes les semaines maintenant. C'était difficile au début parce que je vomissais les légumes ici, je n'étais pas habitué à la nourriture ici car pendant 10 mois je mangeais des haricots et de l'eau non potable. C'était difficile au début la première année puis maintenant je digère mieux.

Stéphane : Où avez-vous passé votre enfance ?

Mortaza : Je suis né en Afghanistan, mais j'ai grandi en Iran à Ispahan. C'est une ancienne ville en Iran. C'est une très belle ville. C'est dans le centre de l'Iran. Et je suis né en Afghanistan à Wardak. C'est à deux heures de Kaboul. C'est une ville très montagneuse. Et maintenant, je vis en France, à Paris. Mes amis parisiens croient que j'habite à Douarnenez. Mais, moi, j'aimerais bien être là à Douarnenez. C'est un rendez-vous à ne pas rater pour moi, le Festival de Cinéma. Et aussi, *Les Gras* à Douarnenez. C'est l'occasion de voir des amis, de se retrouver.

Jean-Paul : Avez-vous des loisirs ou des passions ?

Mortaza : Oui. Alors, Je fais du tennis. Oui, j'ai assisté à *Roland Garros* plusieurs fois, j'ai fait le portrait de Nadal. J'ai fait plusieurs fois le Festival de Cannes. J'ai fait la photo de Brad Pitt. J'ai fait la photo de Tarantino un réalisateur américain. J'ai fait aussi la photo d'un réalisateur italien. J'ai rencontré aussi Charlotte Gainsbourg, Sandrine Kiberlain, Benoît Magimel, Yannick Noah à *Roland Garros*. On a fait une projection clandestine au bar du festival qui s'appelle *La Petite Croisette*. J'ai pu projeter mon film de 52 minutes, qui parle du camp de réfugiés à Lesbos que j'ai pu filmer en 2021 avec mon portable. J'expliquais les coulisses, comment j'ai pu filmer avec un portable iPhone. Et j'adore voyager. Je fais aussi beaucoup de vélo aussi. Il y a deux semaines j'étais en Irak, c'est au Moyen-Orient. C'est à l'époque où il y avait Daesh et en ce moment, c'est l'Arbaïn. C'est une fête religieuse. C'est une commémoration où les gens marchent entre deux villes. Ils marchent 200 km. Ils marchent à pied pendant plusieurs jours. Et donc j'ai pu filmer ça. Ils font ça à pied alors qu'il fait 47 degrés. Il fait très chaud. Et l'Irak, n'est pas un pays sécurisé.

Michèle : Et vous avez fait le Ramadan ?

Mortaza : J'ai fait le ramadan, j'étais obligé pendant la détention. J'étais obligé parce que sinon les Talibans nous frappaient. J'ai eu des coups de fouet aussi, on m'a arraché des dents. On m'a donné des chocs électriques. J'ai été poignardé, c'est pour ça que j'ai été opéré à Paris.

Mot de la fin de Mortaza : Il faut avoir des rêves, c'est important.

Un grand merci à Mortaza de nous avoir raconté son histoire, parlé de son métier de journaliste et d'avoir accepté de nous rencontrer !